

Café géo de Bordeaux - 3 octobre 2013 au Café Castan

Etienne Grésillon « La nature en ville : un nouvel Eden ? »

Compte-rendu établi par Sandrine Vaucelle

Café géo introduit par Sandrine Vaucelle :

Avec une formation de biogéographe et après avoir soutenu sa thèse (Paris IV) dans laquelle il a présenté « *Une géographie de l'au-delà : le jardin religieux, une interface entre sacré et profane* », Etienne Grésillon a travaillé en post-doctorat sur les espaces de naturalité en ville et sur les Trames vertes urbaines, plus précisément sur les perceptions qu'ont les habitants des espaces de nature en ville. Il est actuellement maître de conférences à l'Université de Paris-Diderot, membre du laboratoire LADYSS.

Pourriez-vous expliquer le titre que nous avons choisi pour le café géo de ce soir ?

Etienne Grésillon : Le titre proposé au café géo de ce soir est volontairement un peu cavalier. Il contient une dose de provocation. Nous allons chercher à comprendre ce qu'il y a derrière l'image de la nature en ville. Les espaces de nature sont des lieux de projection très puissants dans la construction des modèles de ville durable. Un parallèle peut être fait entre cette vision contemporaine de la nature et le jardin d'Eden. Dans la Bible, Adam donne le nom des animaux, comme aujourd'hui on nomme les plantes dans les jardins publics. Comme l'Eden est un espace de relation avec Dieu, on valorise beaucoup les espaces de nature, comme des lieux qui renforcent le lien social, par exemple, les jardins partagés.

Dans les espaces de nature en ville, il y a une ribambelle de statuts de protection : les *espaces boisés classés* (EBC), les *jardins remarquables* (2000 jardins considérés comme des monuments historiques), les *espaces verts privés* (EVP) qui sont 1400 à Paris, les *espaces libres protégés* (ELP), les *espaces libres à végétaliser* (ELAV) comme les toitures ou les murs... Derrière cette diversité de dénominations, on perçoit une volonté de protéger la nature contre les erreurs humaines. Cette perception rappelle la symbolique biblique médiévale qui se construit autour d'un jardin fermé par des chérubins qui, depuis le péché originel, interdisent l'accès aux hommes. L'homme est perçu comme coupable d'une mauvaise gestion passée ou à venir.

La nature en ville est censée également protéger les citoyens contre le changement climatique, contre la crise alimentaire et contre la pollution urbaine, tout comme les jardins ouvriers permettent de nourrir ceux qui les entretiennent. La nature est prodigieuse, elle guérit la société de ses erreurs. Le Plan pour la biodiversité de Paris qui date de 2011, place la nature comme capable de réduire les îlots de chaleur et la pollution. Ainsi « *la nature contribue à l'amélioration de la qualité de vie et de la santé des citoyens. Elle contribue à la réduction des îlots de chaleurs et de la pollution* ». Cette affirmation se discute : les fonctions régulatrices des végétaux dépendent du climat, du moment, des végétaux, de l'architecture de la ville. Toujours dans ce plan parisien, la nature apparaît comme capable de don immanent. Elle porte en elle les germes pour éduquer les enfants et les adultes « à la vie de la nature ». Le plan oublie de montrer que la nature ne porte aucun discours. C'est l'homme qui lui attribue un message.

Le récit de l'Apocalypse décrit une Jérusalem céleste, au centre de laquelle il pousse une continuité d'arbres, qui fleurissent 12 fois par an et produisent des fruits qui apportent la vie éternelle. Cette symbolique eschatologique renvoie à l'image de la nature dans les trames vertes et bleues. Dans les deux visions, la nature doit être linéaire, continue et la végétation porte en elle les moyens pour la survie de l'humanité.

Mais il s'agit en fait d'un idéal contrarié, amoindri dans la réalité. Dans le bois de Vincennes, après la tempête de 1999 où 40% des arbres ont été arrachés, le modèle de gestion sylvicole a été remis en cause. Face à ce constat d'échec, les gestionnaires ont décidé de laisser des espaces en régénération naturelle. La végétation a repoussé, le paysage s'est refermé, créant des espaces clos, qui accueille aujourd'hui des SDF. Pour cette population marginalisée, ces parties forestières en gestion spontanée sont des espaces refuges dans lesquels ils peuvent avoir une certaine intimité. Ils peuvent ainsi faire leur toilette, manger autour d'une table, construire des toilettes....

A côté de la gare du Nord dans Paris, une friche ferroviaire a été transformée en jardin, le Jardin d'Eole. Sur une superficie de 4,5 hectares, les paysagistes ont conçu un jardin qui met en valeur une végétation spontanée. Il associe ainsi des paysages fermés de bambou, des pelouses ouvertes, des espaces de jeux pour les enfants... Cet espace qui devait renforcer le lien social a malheureusement permis à des drogués de fumer leur crack. L'idéal d'une nature renforçant le lien social est ici contrarié par l'usage des habitants.

Enfin, Etienne Grésillon souhaite laisser place au débat par une question : dans une société où les utopies sociales ont tendance à s'étioler, la nature n'est-elle pas l'utopie contemporaine autour de laquelle se construisent les idéaux de demain ?

Vous avez travaillé dans votre thèse sur le sacré et le profane, vous avez eu une approche par l'espace, mais n'y a-t-il pas aussi une question de temporalité ? Est-ce que fréquenter un jardin dans Paris n'est pas une recherche de temps par rapport à l'urgence urbaine ?

EG : Oui, la nature s'associe souvent à une volonté de retour aux sources. Je l'ai trouvé chez les religieux, mais aussi, chez les habitants. Effectivement, la pratique urbaine est marquée par la vitesse. A Paris, les espaces verts apparaissent comme des espaces où le temps est autre, un espace où l'on s'arrête. Mais c'est différent dans d'autres villes, par exemple à Marseille, il y a des chiens, donc on ne peut pas se détendre de la même manière. A Strasbourg, c'est encore différent.

Pourriez-vous nous donner une ou deux précisions sur les jardins classés que vous avez évoqués ?

EG : Ils sont souvent en ville. Leur statut peut être aussi bien public que privé.

Y a-t-il des études qui montrent que laisser faire la nature favorise la biodiversité ?

EG : Cela n'est pas évident à montrer : si on laisse faire la nature, c'est une forêt qui va s'installer et si on observe par mètre carré, dans une forêt, il y a moins de biodiversité que dans une prairie, surtout si on observe les herbacés ou les ligneux. Mais si on regarde les lichens, il y en a beaucoup en forêt. A l'inverse, si on prend en compte toute la forêt ou toute la prairie (et non plus le mètre carré), la biodiversité de la forêt est plus importante que celle de la prairie.

La sacralisation de la nature ne nous conduira-t-elle pas droit dans le mur ?

EG : Tout dépend ce que l'on entend par sacré : derrière le sacré, il faut entendre l'autre, le végétal. Avec la nature, on se pose toujours la question « est-ce que l'homme est dedans ou pas ? ». Alors qu'avec la biodiversité aujourd'hui, on fait partie d'un même ensemble, la communauté du vivant. Dans l'opposition Nature et Culture, on considère la nature soit comme quelque chose à maîtriser, soit comme un autre, égal de soi.

Que pensez-vous de Descola, ne parle-t-il pas en Occidental ?

EG : Philippe Descola est un anthropologue qui a écrit *Par-delà la nature et la culture*, dans lequel il étudie les relations entre l'homme et la nature. Il propose quatre catégories : naturaliste (ce que nous sommes), analogiste, animiste et totémiste. J'ai travaillé pendant 6 ans pour ma thèse sur les jardins religieux, je n'ai pas pu utiliser les catégories de Descola, je trouvais toujours des formes hybrides entre ces catégories. Cette grille de lecture, brillante sur un plan conceptuel, s'applique mal.

La Bible est un syncrétisme...

EG : L'analyse des Psaumes montre que ce texte est animiste. Une partie de la genèse est naturaliste. Pour la Bible, se rajoute le problème des traductions et des interprétations, il faut passer par l'herméneutique. J'ai observé les extraits de la Bible qui avait été rédigé en araméen ou en grec ancien et on voit nettement une biogéographie des espèces : les cortèges floristiques qui sont cités ne sont pas les mêmes.

Comment en êtes-vous venus à étudier des jardins religieux ?

EG : En Master 1, mon enseignante Mme Hotyat m'a proposé d'aller enquêter dans une communauté d'Eudistes en Normandie qui voulait transformer son jardin. Il est difficile, voire impossible, d'entrer dans certaines communautés. Ils avaient accepté cette observation de l'intérieur, c'était une chance. Après mon M1, l'expérience ayant réussi, j'ai poursuivi en M2, puis en doctorat : je me suis dit que c'était un sujet inédit en géographie.

Est-ce que dans vos travaux vous travaillez hors de la ville ?

EG : Je travaille sur les trames vertes et bleues (TVB) et derrière cette vision des écologues, il y a du religieux. Quant aux jardins religieux, ils sont souvent dans des espaces ruraux en France. J'ai travaillé sur le rapport des religieux à la nature, ou plus largement sur le rapport de la société à la Nature. En Allemagne, il y a une vision morale de l'écologie (une approche par le Bien et le Mal), alors qu'en France, il y a une vision éthique de l'écologie, il y a des discussions, le modèle évolue.

Cet espace de nature qui censé être central, ne devient-il pas marginal ? Que ce soit du Jardin d'Eden à la Jérusalem céleste ou que ce soit la nature travaillée dans l'urbain : par rapport au mythe de l'origine, à l'Eden, les TVB ne sont-elles pas un minuscule résidu ?

EG : Dans ma thèse, j'ai montré qu'il y avait deux modèles :

- Un modèle lié aux psaumes, où la nature renvoie à Dieu, elle est là pour favoriser la prière, la contemplation, comme pour les ermites, comme pour Saint-François d'Assise qui conseille de « toujours laisser dans le jardin un espace pour que les vivaces poussent ».
- Un modèle lié à la Genèse, où c'est l'Homme qui domestique la nature. « Soumettez-là » dit le texte, enfin cette traduction est faible, en araméen, la formulation originelle était

beaucoup plus forte : *kabash* qui veut dire « marchez sur ». Cette vision se retrouve chez Saint-Bernard et les Bénédictins, pour qui il faut tout domestiquer dans le jardin. Pour eux, les ronces sont du côté de Satan. Cela conduit au modèle du cloître et des allées droites minéralisées, autant d'éléments qui permettent la lecture des textes, les prières récitées.

Certaines communautés utilisent les deux modèles, d'autres seulement le premier et d'autres encore le second uniquement. Certains religieux préfèrent le jardin spontané, d'autres le jardin à la française. Une histoire est souvent racontée : une vieille femme arrive dans une fraternité franciscaine et demande : « où est le cloître ? ». On lui répond : « demain on vous le montre ». On la conduit sur un promontoire et on lui montre le monde, tel qu'il est.

Certains jardins religieux sont ouverts, comme un jardin dans le XIVème arrondissement dans Paris, où on laisse du spontané et où on accueille les SDF. En revanche, pour les Cisterciens ou les Trappistes, personne d'extérieur à la Communauté ne peut rentrer.

Quel lien établissez-vous entre les jardins religieux et les TVB ?

EG : J'ai conduit des analyses lexicométriques avec le logiciel Alceste sur les discours des habitants dans les TVB et j'ai retrouvé les deux modèles du jardin méditatif et du jardin maîtrisé. Je ne pensais pas retrouver le thème central de ma thèse dans ces recherches sur les TVB, mais il s'est imposé à moi, comme une évidence. A la Révolution, les ¾ des jardins étaient religieux, ils ont été gardés en réserve. Aujourd'hui, les grands jardins en ville ont souvent un passé religieux. C'est le cas du jardin du Luxembourg, du cimetière du Père Lachaise, du Bois de Vincennes...

Cette opposition que vous faites entre les deux modèles de jardins religieux, ne fait-elle pas plus largement référence à l'opposition ordre/désordre ?

EG : Oui, c'est comme le jardin à la française, où la nature est maîtrisée, et le jardin à l'anglaise qui imite la nature, c'est un jardin en mouvement où on recrée du spontané. Mais c'est une apparence de spontané : parfois, on y introduit des espèces étrangères, parfois, on laisse pousser des espèces autochtones, comme dans le jardin d'Eole.

Les cimetières classés espaces verts sont-ils encore des jardins ?

EG : Dans la pratique, oui, comme au Père Lachaise puisqu'il est géré par les gestionnaires de la Direction des Espaces Verts de la commune de Paris. Mais, dans les cimetières hyperminéralisés, cela ne marche pas.

Pour en revenir à la nature en ville, en dehors des jardins et des parcs, sur quels autres éléments avez-vous travaillé ?

EG : Les éléments de trame en ville sont des friches (la Petite Ceinture était une friche), des bois, des arbres d'alignement, des terre-pleins au centre de la voirie, des toits et des murs végétalisés... Mes entretiens les plus nombreux ont eu lieu dans les jardins, car les gens sont plus posés, mieux disposés à l'entretien. Il est plus difficile de réaliser un entretien en bordure de friche, c'est inconfortable, cela dure moins longtemps. On a aussi fait des « *focus group* », des entretiens en groupe. Selon cette méthode qui vient de la psychanalyse, on regroupe des gens,

on pose une question et on laisse le débat se dérouler. On le filme et on l'enregistre, ce qui donne un matériau très riche à exploiter ensuite.

Vos enquêtes portaient-elles sur le vécu des populations ou sur la construction des TVB ?

EG : C'était pour le programme de recherche ANR *Trames vertes urbaines* qui avait un volet recherche et un volet expertise, en vue d'application, car dans le contexte du Grenelle, de nombreuses collectivités nous ont sollicités. Pour ma part, j'ai surtout été conduit des travaux naturalistes, des inventaires floristiques et des travaux sur les pratiques et perceptions de la nature en ville.

Je souhaite vous poser une question personnelle, j'espère qu'elle ne vous choquera pas : êtes-vous croyant ?

EG : Non, mais je voudrais bien comprendre pourquoi on croit ! C'est ce qui a motivé mes recherches. Il y a un débat : « peut-on être croyant et scientifique ? », présent récemment dans la revue *Géographie et culture*. A cette question, le « Réseau Pascal » ou « Science et Foi » répondent oui, Delumeau ou Ellul aussi. Au début de ma thèse, j'ai dû convaincre pour avoir une bourse de thèse, car nombreux sont ceux qui considèrent que « la religion en France » n'est pas un sujet de recherche. Il est plus facile de travailler en France sur la religion dans d'autres pays. Il s'agit-là d'une spécificité française.

On a l'impression que les jardins sont souvent de vieux jardins, est-ce que de nouveaux jardins sont créés ?

Cela dépend des communes, des maires, du foncier disponible. A Paris, les jardins les plus récents sont souvent petits, comme les jardins de Belleville ou le Jardin d'Eole. Il y a une pression énorme sur le foncier, mais dans ces quartiers, les habitants sont assez riches, ils sont demandeurs. Un grand jardin a été créé dans le nouveau quartier au sud de la bibliothèque François Mitterrand : le jardin Abbé Pierre a été placé au centre, ils ont remis de la terre et il est géré en spontané, cela marche bien. C'est très différent à Berlin, où la densité est beaucoup plus faible (un facteur de 1 à 10 par rapport à Paris) et où ils ont pu créer un parc de plusieurs centaines d'hectares en plein centre-ville, qui correspondait à un ancien aéroport.

Vous dites « les gens sont demandeurs », est-ce que cela va jusqu'à une initiative citoyenne ?

Dans la Petite Ceinture à Paris, il y a des jardins appropriés. On étudie comment les jardins sont conçus de l'extérieur, mais pour les habitants.